

Raphaël Brémondy

**Regards sur la genèse de la culture politique
socialiste en France. La concentration socialiste
révolutionnaire : un sujet de propagande,
1885-1893**

**Master 2 « Histoire et théorie du politique »,
Spécialité Histoire, sous la direction de Marc Lazar
École doctorale de Sciences Po Paris**

juin 2010

RÉSUMÉ DU MÉMOIRE

La dimension problématique qui recouvre les différents thèmes de ce travail se trouve du côté de la notion de culture politique, avec l'idée de considérer la culture politique socialiste au moment de sa genèse. De façon générale, la période 1871-1914, de la Commune à la Grande Guerre, est couverte, pour le mouvement ouvrier français, par une large historiographie. Schématiquement, on peut dire que cette historiographie a suivi deux grandes orientations : l'une s'est attachée aux progressions de la doctrine, et particulièrement aux problèmes que pose l'introduction du marxisme en France. Une autre approche, organisationnelle, s'est attachée à l'histoire des premiers partis socialistes, à leur évolution, aux multiples scissions, ainsi qu'aux premiers succès électoraux – jusqu'à l'unité au sein de la SFIO à partir de 1905, et jusqu'au congrès de Tours en 1920.

On a ici restreint la période, en arrêtant l'étude à 1893, en considérant que la culture politique socialiste s'élabore d'une certaine façon, jusqu'à cette date, 1893, qui constitue un point de départ à certains égards, et plutôt un tournant si on considère cette problématique des cultures politiques.

Ce travail s'appuie sur l'étude, microhistorique, d'une dizaine de militants, de leur évolution de 1885 à 1893. Militants rassemblés à partir de 1889 dans une tentative de « coalition socialiste révolutionnaire », et évoluant en effet au sein d'un ensemble, un secteur identifié comme « socialiste révolutionnaire » : la période considérée s'ouvre sur une première manifestation de cohérence de cet ensemble, à l'occasion des élections d'octobre-novembre 1885.

Les principales formations socialistes dans cette période, dans leur évolution, recouvrent des héritages, des projets et des choix stratégiques différents, qui ont été étudiés. Mais un des points déterminants de ce travail consiste à prendre en compte l'autonomie de fait des groupes socialistes dans la période, au moins jusqu'à 1893. En effet, on compte d'une part une multitude de groupes indépendants qui ne sont pas liés entre eux ; mais d'autre part, les partis eux mêmes ne sont pas encore fortement structurés, et les groupes qui s'en réclament ne sont liés aux instances centrales que de façon très lâche. Leur action, leur expression s'ils parviennent à faire paraître une feuille, un périodique, n'est que très peu déterminée par la « tête » du parti. C'est ainsi que Claude Willard, dans son ouvrage de référence sur *Les Guesdistes*, couvre la période 1889-1893 avec le titre : « De la secte au parti », parce que le Parti ouvrier français (POF), le premier, entame en 1889 un processus de structuration de ses groupes, de ses fédérations, etc.

Pour compléter cette autonomie de fait, il faut rappeler que la période est caractérisée par une très grande fluidité dans l'évolution des partis et des groupes, qu'on a cherché à illustrer : on a d'une part des groupes, souvent issus de différentes scissions de la Fédération des travailleurs socialistes de France (FTSF, « possibiliste »), qui se lancent dans des alliances éphémères et diverses. D'autre part, les principales formations socialistes, à l'exception du POF, éclatent dans la période, dans une profonde recomposition que provoque la crise boulangiste. En

effet, comme on sait, l'épisode a bouleversé le camp socialiste, en déclarant l'urgence dans la confrontation des différentes fractions avec la République « bourgeoise » à laquelle ils faisaient face.

Face à une République en danger, trois attitudes se dessinent au sein du camp socialiste : et ces trois attitudes accélèrent, cristallisent les positions qui s'étaient dessinées dans la décennie 1880 vis-à-vis de la République. Une fraction non négligeable de militants socialistes de diverses tendances se rallie à Boulanger, avec la volonté de mettre à bas un régime oppresseur et corrompu. D'autres, à l'inverse, préfèrent une stratégie de « défense républicaine », c'est-à-dire qu'ils acceptent au moins temporairement l'alliance – alliance électorale – avec tous les partis républicains, les partis dits bourgeois, les opportunistes et les radicaux. Une troisième position face au danger boulangiste renvoie, dans une large mesure, à l'ensemble socialiste révolutionnaire auquel on s'est intéressé. Ce sont tous les groupes, toutes les tendances qui refusent à la fois le boulangisme et la défense républicaine : « Ni Ferry, ni Boulanger ».

On pourrait identifier ce secteur en termes d'organisations et mentionner le parti guesdiste, la fraction blanquiste-vaillantiste, et divers indépendants. Mais, là encore, il faut garder en tête l'autonomie de fait de l'action des groupes, renforcée par la recomposition post-boulangiste, et en particulier la désagrégation de la FTSF. Si on prend l'exemple de tous ces groupes qui ont quitté l'Union fédérative (la FTSF) avant la scission allemaniste, ils constituent pour les autres partis, les autres unions, un « marché » de groupes qu'il s'agit de rallier, sur les bases du double refus « ni Ferry ni Boulanger », et sur les bases particulières de chaque école socialiste. Conquérir ces groupes, et plus largement réaliser l'unité en rassemblant tout ce secteur socialiste révolutionnaire, c'est tout l'enjeu de la propagande socialiste révolutionnaire.

Cet ensemble ne pèse pas lourd électoralement dans le paysage politique français : le socialisme français n'a encore fait aucune percée électorale importante, et les élus, jusqu'en 1893, sont essentiellement d'anciens communards qui s'appuient sur leur prestige personnel, ou des élus possibilistes. Cependant, à Paris en particulier, ce secteur est important dans le camp socialiste en termes de militants et de propagande : or ce travail considère beaucoup moins le poids électoral des partis que le peuple militant, les membres des groupes, la foule des propagandistes.

La question de la cohérence, de la réalité de l'ensemble considéré justifie l'ouverture de la période, en 1885, alors que se constitue au moment d'une élection législative une « coalition socialiste révolutionnaire ». Un autre moment marquant pour ce rassemblement se confond avec une élection décisive au cœur de la crise boulangiste : la candidature de Boulanger à Paris en 1889, et les attitudes différentes qu'adoptent à cette occasion les socialistes.

Le syntagme par lequel on désigne cet ensemble est très partagé dans la période : beaucoup l'utilisent, sans dire clairement quelles positions stratégiques ou doctrinales ces termes recouvrent. On peut dire qu'ils recouvrent beaucoup moins l'opposition canonique de réforme et de révolution, qu'ils ne marquent le refus du compromis, le refus des alliances avec les radicaux. Jusqu'à 1889, les possibilistes revendiquent ces termes : le sous-titre de la FTSF est d'ailleurs « Parti ouvrier socialiste révolutionnaire », et ce n'est pas par hasard que les allemanistes, qui

veulent mettre fin aux alliances radicales une fois le danger passé, récupèrent ce sigle lors de la scission de 1890. Plus que révolution contre réforme, on peut donc entendre dans ce titre de « socialiste révolutionnaire », dans la période, la volonté de maintenir une identité propre au socialisme, à l'écart du régime auquel on est confronté. Les problèmes de rapport au suffrage universel, d'utilisation d'une candidature pour la seule propagande ou pour la conquête d'une République authentique, sociale – sont traités à ce moment dans la propagande, mais ils ne sont pas déterminants dans les perspectives de rapprochement des partis entre eux, dans les perspectives d'unification.

Il s'agit, pour les membres de cet ensemble socialiste révolutionnaire, de se rassembler : c'est ce qu'on observe dans les constants appels à l'unité que tous les acteurs lancent dans leurs périodiques ; on regrette la division, on lui attribue la responsabilité des échecs électoraux, et on se propose de rassembler toutes les bonnes volontés socialistes révolutionnaires pour enfin gagner la confiance du peuple. Évidemment, ces appels à l'unité n'empêchent pas les polémiques d'un groupe à l'autre, d'une école vis-à-vis d'une autre ; ils n'empêchent pas non plus des idées différentes sur le moyen de parvenir au rassemblement.

On peut dire que ce travail se situe à l'articulation de ces tentatives de rassemblement, et du regard sur la culture politique à sa genèse. Telle qu'elle est y est abordée, cette dialectique renvoie d'une part à la question de la diffusion de la culture politique (au moment où cette culture politique rencontre une famille politique) ; d'autre part au statut de la propagande, envisagée à partir de son approche par un auteur qui la définit comme « l'essentiel du socialisme ».

Dans « Nature et fonction des cultures politiques », préface à l'ouvrage collectif *Les Cultures politiques* (1999), Serge Berstein écrivait que « la naissance des cultures politiques ne doit rien au hasard ni à la contingence. Elles apparaissent en réponse à des problèmes fondamentaux posés à la société au sein de laquelle elles émergent, problèmes auxquels elles apportent des solutions globales ». Il est certain qu'une famille politique ne se rassemble pas par hasard et qu'une culture politique ne peut devenir une réalité si elle ne répond pas au contexte social dans lequel elle se développe. Pour autant, à ne plus prendre les familles politiques comme un donné mais à s'intéresser au moment de leur formation, comment ne pas y reconnaître une part de contingence ?

Il faut souligner certaines différences entre l'approche de la genèse d'une culture politique, et la démarche que décrit Berstein dans *Les Cultures politiques*. Les travaux de cet ouvrage partent d'une réalité institutionnelle, d'un parti, d'un résultat électoral ou de toute autre forme d'expression dans l'espace public, pour chercher la culture qui fait la cohérence du groupe et qui le pousse à agir d'une certaine façon ; le groupe est présupposé, considéré *a priori* dans une certaine cohérence politique. Il s'agit pour ainsi dire de dresser la carte d'identité culturelle d'un mouvement, d'un parti. Au contraire étudier une culture politique à sa genèse, c'est insister sur la dialectique entre la formalisation des concepts-clefs, des référents culturels (le contenu de la culture politique) et les rapports de force, les stratégies politiques qui les sollicitent. On cherche comment la culture politique devient le socle sur lequel s'accorde un groupe de militants : leurs aspirations doivent être formalisées et ce processus de formalisation doit leur permettre de se rassembler. Dans une certaine mesure, une culture politique naît pour permettre le rassemblement, et les

aspirations de transformation ou de conservation sociale sont modelées pour être acceptables par les membres du groupe qu'il s'agit de rassembler. Dans l'approche définie par Serge Berstein, la question de la diffusion est marginale ; l'auteur ne l'aborde que pour la renvoyer aux schémas de la sociabilisation politique : « Le processus de diffusion d'une culture politique demeure un problème pour l'historien. Il est vraisemblable qu'elle s'opère par les canaux diffus et nombreux de la sociabilisation politique ». Au contraire, considérer la genèse d'une culture politique impose de considérer la diffusion comme un phénomène déterminant de l'élaboration culturelle elle-même, puisqu'on considère que cette culture s'élabore dialectiquement. C'est-à-dire que tel concept-clef est mobilisé à l'adresse et à l'intention de tel acteur (il ne serait pas mobilisé de la même façon dans l'absolu), et la réception par cet acteur elle-même modifie et élabore tel aspect de la culture politique.

Cette diffusion, dans la perspective décrite par Berstein, appréhendée par la sociologie politique, est une diffusion verticale : c'est le biais par lequel un corpus d'idées et de valeurs en vient, verticalement, à toucher et à convaincre une partie suffisamment importante de la société pour devenir proprement une culture politique. À l'inverse, en considérant l'élaboration dialectique de la culture politique, on considère une diffusion horizontale : d'un acteur à l'autre, par leur dialogue les uns avec les autres, chacun prend une part dans l'élaboration de cette culture ; celle-ci n'est pas à mettre à l'actif des seuls philosophes, ou de grands leaders qui élaboreraient des programmes, et qui travailleraient à les diffuser vers le bas.

La définition de l'objet propagande dans notre approche emprunte largement aux travaux de Marc Angenot, qui a consacré au mouvement socialiste dans notre période des travaux sociolinguistiques et historiques. Cette propagande, qu'il a pu qualifier « d'essentiel du socialisme », est étudiée à travers l'ensemble des périodiques que font paraître pendant une année les militants socialistes : il en dénombre plus de 250 dans une coupe historique qu'il opère pour l'année 1889. Il reproche aux historiens d'avoir étudié le socialisme tantôt du côté de la doctrine, tantôt du côté des organisations, et par là d'avoir manqué « l'essentiel ». L'essentiel, ce serait la propagande, au sens où on y trouve le discours socialiste réel, plus que dans les systèmes élaborés par les penseurs. Au lieu de définir la période négativement en parlant de « marxisme introuvable » (Daniel Lindenberg, *Le Marxisme introuvable*, 1975), il s'agit de passer à une étude positive en portant l'attention sur ce que disaient effectivement les socialistes ; une étude qu'Angenot mène avec les méthodes de la discipline linguistique. Quant à l'idée de chercher le socialisme réel en s'éloignant des penseurs pour se rapprocher de la base, c'est aussi la démarche qui guide d'autres auteurs, qui la poursuivent avec des objets et des méthodes diverses (on peut citer, de façon proprement historique, la thèse de Michelle Perrot publiée en 1974 : *Les Ouvriers en grève, France 1871-1890*).

Ce qui fait l'originalité d'Angenot, c'est son attachement à la propagande, et l'idée que cette propagande est le lieu où s'est joué, où s'est élaboré un « dialecte commun du socialisme » qui « fut le lieu même où les points d'antagonisme entre les "écoles" et les partis furent chèrement disputés et où les "nuances" devinrent des enjeux fondamentaux ».

Avec les nuances que signalent vis-à-vis de la thèse d'Angenot l'approche historique, on a utilisé cette idée pour aborder la genèse de la culture politique. Il faut, en

particulier, reconnaître le poids des organisations ; mais le découpage chronologique adopté pour ce travail renvoie aussi à cette question : jusqu'à 1893, avant le mouvement de forte structuration des partis et dans le contexte d'une autonomie de fait, on pourrait dire que la propagande est bien « l'essentiel du socialisme », au sens où ce sont les discussions qui s'y jouent, les adresses simultanées au peuple ouvrier et aux autres écoles socialistes, qui sont les plus déterminantes dans la production de la culture politique socialiste. 1893 marque à la fois les premiers succès électoraux marquants et le début de la structuration partisane : c'est-à-dire que les contraintes électorales et les contraintes imposées par les organisations l'emportent progressivement sur la propagande. Dès lors on sort d'un modèle de diffusion horizontal au profit d'un modèle vertical. Mais ce socialisme postérieur à 1893 assume l'héritage culturel de la période précédente, considérée comme moment de genèse, de gestation de la culture politique.

Moment de genèse, parce que la culture politique y naît en rencontrant une famille politique, avec tous les rapports dialectiques que cette rencontre implique. En ce sens, la famille politique se définirait moins comme la partie de la population qui accorde ses suffrages à un mouvement, et davantage comme l'ensemble des militants qui prend à sa charge la culture politique. Dans notre période, ce serait la masse des militants qui prennent en charge la propagande, qui dialoguent entre eux, qui donnent corps au socialisme. C'est au regard de ce rôle du dialogue entre propagandistes que le phénomène d'élaboration est inséparable de la marche vers l'unité.

Pour étudier au cœur de l'action anarchique des groupes, ces mécanismes de diffusion et d'élaboration dialogique, on a choisi de suivre un ensemble de militants parisiens, parmi les innombrables groupes qui évoluent, se décomposent et se recomposent, s'impliquent dans des dynamiques éphémères d'unité, etc. Évoluant en relation avec les autres groupes du secteur socialiste révolutionnaire, au sein de multiples ligues et « cercles centraux », et gravitant autour de plusieurs périodiques, ils convergent à partir de 1889 dans une tentative de « concentration socialiste », menée en particulier à travers le quotidien *L'Égalité, organe de concentration socialiste*, qui paraît de 1889 à 1892. Leurs appels à l'unité développent l'idée d'une unification sur la base de l'autonomie, qui ici n'apparaît plus seulement de fait, mais normative. On les choisit, d'une part comme représentatifs de l'éparpillement, de l'autonomie d'action, des mécanismes de rassemblement, et d'autre part parce qu'en tant que partisans de cette autonomie, ils illustrent particulièrement bien ces mécanismes. L'étude précise de cette dizaine permet d'esquisser une « figure du propagandiste » ; leurs préoccupations respectives, leur passé et leur parcours dans la période et par la suite, illustrent le moment de refonte des traditions politiques dans un nouveau contexte et pour constituer une culture commune.

L'étude est menée à travers leurs diverses publications, dans les hebdomadaires, dans un quotidien qu'ils font paraître, ainsi que dans quelques ouvrages et quelques brochures. Pour saisir les évolutions politiques et stratégiques de ces militants et de leurs groupes, les indications fournies par les dossiers d'archives de la préfecture de police, quand ils existent, sont extrêmement précieux (même si, bien sûr, il faut traiter des informations rapportées par des policiers sur des révolutionnaires avec toutes les précautions qui s'imposent). Si les documents personnels concernant ces militants obscurs s'avèrent très rares, on a pu consulter avec profit quelques lettres d'autres militants en rapport avec notre ensemble.

Sources

Fonds d'archives

Institut français d'histoire sociale (IFHS) :

- fonds Fournière, 14 AS 181 (2) Correspondance ;
- fonds Delessale, 14 AS 12.

Archives de la préfecture de police de Paris (APP) :

Série Ba :

- 201 : USAR ;
- 905 : Jules Roques ;
- 911 : Emmanuel Chauvière ;
- 880 : Chirac ;
- 1009 : Eugène Chatelain ;
- 1205 : Émile Odin ;
- 1519 : « Égoux du XI^e » ;
- 1520 : « Égoux de Montmartre » ;
- 1641 : « Coup de feu » et Camélinat.

Périodiques socialistes

Sauf indication, ces périodiques sont consultables à la Bibliothèque nationale de France (BnF).

Au Voleur ! Journal des revendications de la plèbe

Fréquence aléatoire. Dir. Émile Odin. Paris, 1888 et 1889.

[Trois numéros de 1889 manquants à la BnF se trouvent aux Archives de la préfecture de police, dans le dossier de police APP Ba 1025]

L'Aurore sociale

Bimensuel. Dir. Émile Rayez. Paris, novembre 1888-avril 1890.

Le Combat

Quotidien. Dir. Antide Boyer. Paris 1882-1895.

Coup de feu, socialiste, littéraire artistique

Revue bimensuelle ou mensuelle. Dir. Eugène Chatelain. Paris, novembre 1885-avril 1889.

Le Cri du peuple

Quotidien. Direction variable. Paris, 1871-1922.

[Irrégulier ; disparaît du 10 février au 30 novembre 1889]

L'Égalité, organe de concentration socialiste

Quotidien. Dir. Jules Roques. Paris, février 1889-décembre 1891.

Le Gueux. Dir. Michel Zévaco. Numéro unique, Paris, mars 1892.

L'Insurgé.

Bimensuel ou mensuel. Paris, mars 1887-mai 1891.

[Le sous-titre varie : *Organe socialiste révolutionnaire des Égaux du XI^e*, puis *Bulletin du Cercle central révolutionnaire indépendant*]

Le Parti ouvrier

Quotidien. Dir. Victor Marouck. Paris, avril 1888-1914.

Le Proletariat, organe officiel de la Fédération des travailleurs socialistes de France

Paris, avril 1884-1890.

Le Réveil du peuple, organe du Comité central socialiste révolutionnaire

Hebdomadaire. Paris, octobre 1892-août 1894.

La Revue européenne, socialiste, littéraire, artistique

Dir. Eugène Chatelain. Paris, août 1889- ...

[La collection conservée par la BnF s'interrompt en 1891 ; mais le dossier de police d'Eugène Chatelain atteste l'existence de la revue en 1893, sa femme Hermance Chatelain en est alors la directrice : cf. APP Ba 1009]

La Revue socialiste

Revue mensuelle. Direction variable. Paris janvier 1885- janvier 1910.

Le Travailleur socialiste, organe des groupes du Parti ouvrier du XVIII^e

Dir. Lavy. Paris, mars 1890-avril 1890.

Le Socialiste, organe central du Parti ouvrier

Paris, 1885-1823 [1^{ère} série : août 1885-mars 1887 ; 2^e série : juin 1887-mars 1888 ; 3^e série : septembre 1890-mars 1885]

Ouvrages à caractère de sources

COULET Jean, *Histoire du socialisme à Marseille depuis le congrès de 1878 jusqu'au 1^{er} mai 1890*, Marseille, Cercle socialiste, 1891, 112 p.

DE SEILHAC Léon :

- *Les Congrès ouvriers en France, 1876-1897*, Paris, Armand Colin, 1899, 364 p.
- *Le Monde socialiste, groupes et programmes*, Paris, Armand Colin, 1904, 316 p.

ZÉVAËS Alexandre :

- *Aux temps du boulangisme*, Paris, Gallimard, 1930, 255 p.
- *Le Scandale du Panama*, Paris, Éditions de la Nouvelle revue critique, 1931, 287 p.
- *Sur l'Écran politique. Ombres et silhouettes, Notes et souvenirs d'un militant*, Paris, Éditions Georges-Anquetil, 1928, 359 p.

Bibliographie

Ouvrages et articles généraux, instruments de travail

BECKER Jean-Jacques et CANDAR Gilles (dir.), *Histoire des gauches en France. 1. L'héritage du XIX^e siècle*, Paris, Le Grand livre du mois, 2004, 584 p.

BERSTEIN Serge, *Histoire du Parti radical. Vol.1. : La recherche de l'âge d'or*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1980, 486 p.

BERSTEIN Serge (dir.), *Les Cultures Politiques en France*, Paris, Le Seuil, 1999, 436 p.

COSSART Paula, *Sociohistoire des réunions publiques*, thèse de doctorat, université de Lille, 2008, 632 p.

LALOUETTE Jacqueline, *La Libre Pensée en France (1848-1940)*, Paris, Albin Michel, 1997, 636 p.

LINDENBERG Daniel, *Le Marxisme introuvable*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, 317 p.

PERROT Michèle :

- *Les Ouvriers en grève*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2001, 900 p.
- « Le Problème des sources pour l'étude du mouvement ouvrier dans la seconde moitié du XIX^e siècle », in *Le Mouvement social*, n° 33, 1960.

PROCHASSON Christophe, *Les Intellectuels et le socialisme XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Plon, 1997, 298 p.

REBÉRIOUX Madeleine, « Le socialisme français de 1871 à 1914 », in Jacques Droz, *Histoire générale du socialisme*, vol. 2, Paris, PUF, 1982.

SIRINELLI Jean-François (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, Gallimard, 1992 :

- Vol. 2 : *Cultures*, 698 p.
- Vol. 3 : *Sensibilités*, 873 p.

Ouvrages et articles spécialisés

ANGENOT Marc :

- *Topographie du socialisme français 1889-1890*, Montréal, Mac Gill University, 1989, 210 p.
- *L'Utopie collectiviste. Le Grand Récit socialiste sous la Deuxième Internationale*, Paris, PUF, 1993, 397 p.
- *La Propagande socialiste : six essais d'analyse du discours*, Montréal, Éditions Balzac, 1997, 283 p.

BOUMENDIL Éva, *La Vie politique de quartier dans le XVIII^e arrondissement de Paris entre 1881 et 1914*, maîtrise, université de Nanterre-Paris X, 1992, 268 p.

CAILLOT Patrice, « Le Premier Roman-feuilleton de Michel Zévaco : *Roublard et Cie* », in *Désiré, l'ami de la littérature populaire*, n° 2-6, mars 1974-janvier 1975.

COLOMBEL Jean, « Zévaco/Pardaillan », in *Les Temps modernes* n°337-338, août-septembre 1974.

CRAPEZ Marc :

- *La Gauche réactionnaire, mythes de la plèbe et de la race dans le sillage des Lumières*, Paris, éd. Berg international, 1997, 334 p.
- *Naissance de la gauche*, Paris, éd. Michalon, 1998, 316 p.

DANSETTE Adrien, *Le Boulangisme*, Paris, 1946, Librairie Arthème Fayard, 411 p.

DEMARS Aline :

- *Michel Zévaco et le roman feuilleton*, thèse de doctorat, université Paris-Sorbonne Paris IV, 1986.
- « Michel Zévaco, anarchiste de plume et romancier d'épée », « Préface » in *Les Pardaillans*, éd. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1988.

DERFLER Leslie, *Alexandre Millerand, The Socialist Years*, Paris, éd. Mouton, 1977, 326 p.

DREYFUS Michel, *L'Antisémitisme à gauche : histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2009, 345 p.

HUTTON H. Patrick, *The Cult of the Revolutionary Tradition. The Blanquists in French Politics, 1864-1893*, Los Angeles, University of California Press, 1981, 218 p.

HOWORTH Jolyon, *Édouard Vaillant, la création de l'unité socialiste en France*, Paris, EDI-Syros, 1982, 378 p.

LEFRANC Georges, *Le Mouvement socialiste sous la Troisième République*, vol. 1 : *De 1875 à 1919*, Paris, Payot, 1963, 445 p.

MANFREDONIA Gaetano, *L'Individualisme anarchiste 1880-1914*, thèse de doctorat, Institut d'études politiques de Paris, 1984, 565 p.

MAITRON Jean (dir.), *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, Paris, Éditions ouvrières, 1964-1982 (16 vol.).

MAITRON Jean :

- « Le Groupe des ESRI de Paris (1892-1902). Contribution à la connaissance des origines du syndicalisme révolutionnaire », in *Le Mouvement social*, n° 46, janvier-mars 1964.
- *Histoire du mouvement anarchiste en France, 1880-1914*, Paris, éd. François Maspero, 1983, 744 p.

NÉRÉ Jacques, *La Crise industrielle de 1882 et le mouvement boulangiste*, thèse de doctorat, université de Paris, 1958, 955 p.

SCOFFHAM-PEUFLY Françoise, *Les Problèmes de « l'art social » à travers les revues politico-littéraires et les groupes d'avant-garde politique en France dans les années 1890-1896*, thèse de doctorat, université Paris VIII, 1970.

OFFERLÉ Michel, *Les Socialistes et Paris 1881-1900. Des Communards aux conseillers municipaux*, thèse de doctorat, université Paris I, 1979.

PROCHASSON Christophe, compte-rendu de *L'Utopie collectiviste* de Marc Angenot, in *Le Mouvement social*, n° 195, avril-juin 2001, pp. 138-140.

REBÉRIOUX Madeleine et CANDAR Gilles (dir.), *Jaurès et les intellectuels*, Paris, Les Éditions de l'Atelier-Les Éditions ouvrières, 1994, 326 p.

RÉMY Sylvie, *Les Socialistes indépendants de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e siècle en France*, thèse de doctorat, université de Limoges, 2001, 923 p.

WILLARD Claude, *Le Mouvement socialiste en France (1893-1905). Les Guesdistes*, Éditions sociales, Paris, 1965, 771 p.

WINOCK Michel :

- *Le Socialisme en France et en Europe, XIX^e-XX^e siècles*, Le Seuil, 1992, 425 p.
- *Édouard Drumont et Cie*, Paris, Le Seuil, 1982, 218 p.